

en partage. A lui, en l'accueillant, de lui conférer une réalité, de l'appriivoiser, de le mouler dans la forme qu'il lui assigne.

Gerhardt écrivait un néerlandais parfois intemporel qui m'apparaît difficile à «traduire», une langue différente de la langue parlée et qui n'est pas pour autant archaïque, mais bien désuète et rude. Dans un de ses vers, elle évoque la langue de Shakespeare qui «se cabre et se raidit».

Aucune image ne pourrait mieux la caractériser. Gerhardt s'inscrit dans la tradition sans cependant pratiquer une écriture traditionnelle. Cette poétesse n'a cessé de puiser son inspiration dans les classiques, la foi et la Hollande, et de lui donner forme dans des sonnets, quatrains, rondeaux, voire même strophes sapphiques. Autant d'éléments qui rebutent plus d'un lecteur. Il est évident que la poésie de Gerhardt «date», est «dépassée», se situe à la fin d'une tradition qui commence à sortir de notre champ de vision. Il y a belle lurette que son œuvre suscite ce genre de commentaires. Et pourtant, tout ce qui risque d'arriver à celui qui prend la peine de s'y plonger, c'est ce que nous suggère ce dernier extrait :

Inaliénable

*Une chose ne nous sera pas retirée: lire,
dévorer page après page
le récit qui nous entraîne loin du quotidien.
Qui lit ne craint pas d'être seul.*

*Cela s'apprend tout enfant.
Celui-là est appelé
à rejoindre les plus grands, ceux qui
échappent à l'emprise du temps.
Eux seuls accueilleront toujours
les petits que nous sommes dans leur univers.*

Luc Devoldere
(Fr. J.-M. Jacquet)

IDA GERHARDT, *Verzamelde Gedichten* (Poésies complètes), Athenaeum Polak & Van Gennep, Amsterdam, 1995, 2 tomes. Voir *Septentrion*, V, n° 3, 1976, pp. 25-45.

Tendresse et jubilation: l'impertinence à la manière de Joke van Leeuwen

Joke van Leeuwen (°1952) occupe depuis des années une place très particulière dans la littérature enfantine de langue néerlandaise. Un esprit frondeur, à la fois tendre et enjoué, anime ses récits. Mariant à merveille le texte et l'illustration, c'est avec un humour décapant et dans un langage d'une époustouflante virtuosité qu'elle prête vie à des personnages intrigants, eux-mêmes observateurs étonnés du monde qui les entoure. Des personnages comme Magnus, Deesje, Viegeltje et Bobbel sont devenus au fil du temps des amis et alliés fidèles pour quantité d'enfants et d'adultes de Flandre et des Pays-Bas.

Joke van Leeuwen a vu ses ouvrages récompensés par de multiples distinctions. Son dernier livre, *Iep* (Petit orme), lui a valu au printemps de 1997 le prix littéraire le plus prestigieux de Flandre, le *Gouden Uil* (littéralement «Chouette d'or») dans la catégorie «enfants et jeunesse». Aux Pays-Bas, le livre a reçu une distinction tout aussi importante, le prix Woutertje Pieterse, ainsi qu'un *Zilveren Griffel* («Crayon d'argent»).

Joke van Leeuwen est née à La Haye. Enfant, elle écrivait déjà des récits pour le petit journal familial. Elle avait quatorze ans quand la famille Van Leeuwen a déménagé à Bruxelles. Là, Joke étudiera le graphisme et l'histoire. Aujourd'hui, elle vit et travaille à Maastricht mais, après toutes les années qu'elle a passées en Belgique, elle se sent très proche de la Flandre et de ses habitants. Elle a un jour avoué dans une interview «avoir parfois du mal à s'accommoder du penchant naturel des Hollandais pour tout ce qui est net et rangé».

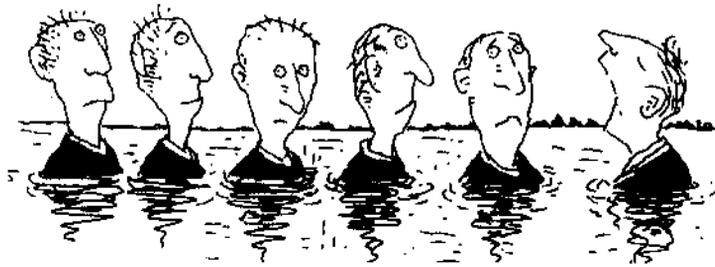
Son premier ouvrage, en 1978, intitulé *De Appelmoesstraat is anders* (rue Neuve-Compote) est l'histoire, passablement non conformiste pour l'époque et illustrée en noir et blanc, d'une nouvelle habitante qui veut rompre l'uniformité de la rue. L'auteur se démarquait délibérément du livre réaliste alors à la mode, qui entendait faire

prendre conscience à l'enfant de toutes sortes de problèmes de société.

L'humour et la jubilation-spectacle ont toujours été des ingrédients majeurs de ses récits. Les travers de la société n'y sont pas éludés, pas plus que les situations douloureuses, mais Van Leeuwen les intègre de façon

naturelle, sans appuyer. Dans son deuxième livre, *Een huis met zeven kamers* (une maison de sept pièces), une fillette entreprend d'explorer la maison d'un oncle «marrant». Chacune des pièces est le théâtre d'un nouveau récit amusant. En guise d'intermède entre les histoires, on découvre des chansons, de petits poèmes, des devinettes et de petits mots griffonnés à la main. L'ouvrage est aussi, comme bien d'autres, abondamment illustré de dessins à la plume qui ajoutent une touche ludique à un texte où l'écrivain étale toute sa virtuosité, que ce soit dans les jeux de mots, dans les noms évocateurs accolés aux personnages et aux objets, ou encore dans des dialogues d'une verve inimitable. *De metro van Magnus* (Le métro de Magnus) nous entraîne dans un périple passant par huit stations de métro. Magnus se retrouve par hasard dans le métro spécialement dessiné à son intention. A chaque station, il doit se soumettre à des épreuves, il lui arrive d'étranges aventures et il fait la connaissance de personnages étonnants. Arrivé au terminus, il rend visite à sa grand-mère à la maison de retraite *Warme Wachtkamer* (salle d'attente bien chaude).

Tous les héros, ou presque, de Joke van Leeuwen doivent effectuer un parcours exploratoire, une quête. Ils sont toujours en route vers quelque part, vers un endroit où ils seront en sécurité. Tout en conservant leur naïveté d'enfant, ils se montrent étonnamment délurés et opiniâtres. Les adultes en prennent généralement pour leur grade. Souvent, ils sont falots, tout affairés à leurs petites occupations et peu concernés par les enfants



Joke van Leeuwen, «Zes mensen in een boot van niks» (Six personnes dans un bateau de pacotille), dessin paru dans «Iep» (Petit orme), 1996.

confiés à leur garde. En fait, seuls les adultes marginaux apparaissent sympathiques. *Deesje* est l'histoire d'une petite fille un peu bizarre que son père envoie loger en ville chez sa «demi-tante». Et nous voilà repartis pour une équipée fertile en avatars et en rencontres peu ordinaires. La thématique de ce récit se retrouvera dans *Het verhaal van Bobbel die in een bakfiets woonde en rijk wilde worden* (Histoire de Bobosse qui habitait un triporteur et voulait être riche). Une fois de plus, l'héroïne est autre que simplement différente, et elle trouve difficilement sa place dans une société «ordonnée».

De wereld is krom maar mijn tanden staan recht (Le monde est tordu mais mes dents sont droites) est une sorte de petite BD sur «les faces claires et obscures d'une fillette devenant femme». Cette vie naissante est expliquée dans une parfaite combinaison de textes et d'illustrations. L'humour qui éclabousse chaque page sait à l'occasion être mordant. Un livre dans lequel toute jeune fille pubère se reconnaîtra. *Iep* paraît au premier abord n'avoir d'autre prétention que de déclencher l'hilarité. Mais c'est en réalité un livre émouvant sur le manque, l'absent, l'aspiration à la liberté et à l'émancipation, sur la solitude et la recherche de son identité. La petite oiselle «Viegeltje» redessine, pour chaque personne qu'elle rencontre, la réalité, le monde vu et vécu d'en haut. La légèreté reste la tonalité dominante, omniprésente dans les subtils mots d'esprit, dans les observations fines et indulgentes de la comédie humaine ou du monde des adultes,

dans l'imagination fertile de l'écrivain et dans une succession d'illustrations qui font mouche à tous les coups: un véritable kaléidoscope réunissant toutes les facettes du talent de Joke van Leeuwen. Ce talent fascine les lecteurs de tous âges; désormais, dans le monde littéraire de Flandre et des Pays-Bas, la succession de «la grande dame» Annie M.G. Schmidt (1911-1995) est assurée.

Annie M.G. Schmidt
(Tr. J.-M. Jacquet)



Avec la mer du Nord pour dernier terrain vague ...

«J'ai bu la mer du Nord, je l'ai bue entièrement.» Cet aveu de Dominique Rolin, beaucoup d'écrivains pourraient le faire, à en juger par le livre qu'Yvan Dusausoit a publié sous le titre *La mer du Nord. Du Zoute à La Panne. Les écrivains et l'imaginaire du lieu* (1). Il constitue le quatrième et dernier volume d'un projet éditorial entrepris en 1988 par l'éditeur Bernard Gilson et consacré à différents aspects de cette côte que certains rêvent déjà d'appeler flamande mais que jusqu'à nouvel ordre, nous continuerons à qualifier de belge (2). Marcel Thiry n'écrivait-il pas (en 1960, il est vrai): «Si le sentiment de patrie est fait, pour une part, de souvenirs communs, le patriotisme belge doit sans doute beaucoup aux vacances à la plage.»? Mais signalons tout de suite que parmi les auteurs belges, les plus grands consommateurs de cette eau salée sont apparemment les francophones. Si nous nous référons au nombre de textes sélectionnés et commentés, les écrivains flamands se laissent même supplanter par leurs collègues étrangers. Le butin était-il vraiment si maigre ou Yvan Dusausoit, conseillé pourtant par Emiel Smitsaert, s'est-il d'emblée contenté de ce qui était disponible en français? Ce qui, en effet, n'est toujours pas grand-chose.

Cette restriction mise à part et nous consolant à la pensée qu'Ensor (1860 - 1949), Spilliaert (1881 - 1946) et Permeke (1886 - 1952), trois grands peintres de marines, étaient quand même

des Flamands, nous n'hésitons plus à recommander ce livre à tout amoureux de la mer du Nord. Il y découvrira tout d'abord une iconographie exceptionnelle. Toujours judicieusement en accord avec les textes retenus, dessins, gravures et tableaux évoquent tantôt la rude vie des travailleurs de la mer, tantôt la fresque solaire qui recouvre chaque année cette «arène magnifiquement fine et unie, très découverte à marée basse, sans récifs ni galets» que Paul Morand évoquait dans ses *Bains de mer*. Les écrivains ne manquent évidemment pas à l'appel: encore en culotte courte au temps des châteaux de sable ou déjà reconnus et invités à la Biennale de poésie de Knokke où Georges Thiry les postait inlassablement devant son objectif. Mais ce sont surtout les photos d'Anthony et d'Henri Storck qui retiennent l'attention. Que citer du premier? On hésite: la photo qui perpétue la rencontre entre Einstein, Permeke et Ensor dans un jardin du Coq en août 1933 ou celle qui nous montre la reine Élisabeth lisant sur la plage et dont le visage se dessine en silhouette sur l'ombrelle qui la protège du soleil? Ou ces extraordinaires vues d'Ostende qui nous rappellent que derrière le voile des apparences la ville cachait aussi un visage double, ambigu et secret auquel des auteurs comme Michel de Ghelderode ou Gérard Prévot étaient très sensibles? Que citer d'Henri Storck qui dans les années 30 fut promu «cinégraphiste officiel de la ville d'Ostende». Son saisissant portrait d'un Spilliaert âgé ou celui d'un Henri Vandeputte écoutant Ensor jouer de l'harmonium? Dans une interview Storck raconte avec tant de verve les années où il lança son ciné-club d'art et d'essai qu'on regrette que Dusausoit ne lui ait pas davantage laissé la parole.

Mais venons-en aux textes que l'auteur a dû réunir grâce à un lent et patient dépouillement non seulement d'oeuvres littéraires, mais encore de revues et de journaux hebdomadaires ou quotidiens qui circulaient sur la digue. Des écrivains renommés y firent leurs premières